

Et son esprit a éteint le néon de sa vie, clouant du même coup le bec à l'ennemi.  
Les mouches sont restées ainsi, toute la nuit, suspendues à ces bouquets de sève  
qui s'échappaient de tous les pores.  
Au matin, les mouettes ont repris leur tissage sous l'arc en ciel, légères comme  
de minuscules chapeaux noirs emportés par le vent.

respire de plus en plus fort. Elle le sent tout près qui heurte la falaise. Elle perçoit affolée ce geyser argenté qui crache une bave d'écume.

Et de toute l'énergie du désespoir, elle appelle son Vieux Paul, d'une voix aussi fluette qu'elle-même et qui ne dépasse pas la pointe du Z. Pourtant, elle n'était plus très loin. Est-ce la mort qui vient de décider de la prendre ? Toujours accrochée à son mat providentiel, comme un marin pris dans la furie des éléments, comme son vieux Paul autrefois, elle pense à lui :

« J'espère qu'il a fait la soupe ? »

Le vent ricane et tournoie.

La pluie arrive comme un train d'enfer et la perce de part en part. Sa robe de coton se colle à ses jambes. C'est tout juste si elle peut voir son chapeau s'élançant dans les courbes du vent. Il est parti en dansant dans l'horizon noir, faisant mille révérences. Il ne reviendra pas.

Suzanne tend la main vers cet ingrat. Elle le voit disparaître, mangé par la nuit et les éclairs. Alors, le vent en profite. Il la prend par la taille comme une jeune fiancée qu'on traîne sur la piste de danse. Il l'emporte. La voix de Suzanne s'éteint sous la puissance du feu. Sa bouche grande ouverte cherche un peu d'air entre deux gifles, entre deux roulements de tonnerre, sous le tir d'une mitraille céleste. Tout en elle a lâché prise, comme arraché par une force inconnue venue d'en haut. Quelques lambeaux d'étoffe marquent son passage de petits drapeaux gris qui s'enroulent autour des branches.

Pris entre le tonnerre et les éclairs, Marande se tait dans cette nuit déchaînée. Qui peut lutter contre ça ? Le néon s'est éteint chez Paul, comme pour protéger la maison d'une attaque imminente. Dans l'obscurité percée par la fulgurance des éclairs, le vieux s'éponge, luttant un instant contre les mouches puis, abandonnant la partie, il finit par les laisser s'installer dans tous les recoins de lui-même, la bouche, les yeux, et les plis humides du cou. Les bêtes ont senti cette fin imminente et se gavent d'un ultime nectar. Le Vieux halète. Les douleurs il connaît pourtant, mais celle-là est nouvelle, elle lui barre la poitrine, lui coupe le souffle. Il sent depuis son front les gouttes de sueur glisser sur ses joues et son nez comme de petites fontaines qui viennent abreuver sa barbe drue et désordonnée.

Le fracas du tonnerre arrive dans la maison par le moindre interstice et le vent s'acharne à soulever les tuiles. Demain, c'est sûr, il faudra éponger. Demain...

Ce coup de tonnerre là vient de frapper le cœur du village, le cœur du vieux corsaire. Après cette violente explosion, la terre a tremblé. Les portes et fenêtres se sont soulevées de leurs gonds ; des vitres ont volé en éclat ajoutant à la colère du temps le bruit du verre brisé qui retombe en cascade. Les tuiles suivent le chemin des éclairs et s'en vont heurter au hasard, de plein fouet les maisons qui frissonnent.

Paul a sursauté une fois, comme sous l'effet d'une morsure.

« C'est le diable ! »

léthargiques, étalé sur la banquette. Suzanne lui remonte un peu les coussins, ça l'agace, lui présente son verre avec les comprimés auxquels elle ne comprend jamais rien, comme si ces perles multicolores pouvaient ajouter un brin de fantaisie dans sa vie. Il fait la grimace, claque les lèvres et sa moustache retombe enfermant une bouche pâle comme une page blanche froissée de rage sur des douleurs muettes.

Bon, il souffre comme tous les vieux, mais lui un peu plus, et puis d'ailleurs les autres...

Parfois, il devient fou, brisant l'air d'un siège à l'autre, bousculant au passage cette créature sombre et desséchée, sa femme, qui ne fait rien assez vite, rien assez bien, rien à temps. A toujours l'entendre marmonner, ça en devient pénible. Que peut-elle avoir à se raconter à elle-même sans qu'il ait le droit d'en capter la teneur ? D'ailleurs, il n'en n'a pas envie mais il voudrait qu'elle se taise. Là, il est fatigué, léthargique et il s'en fiche qu'elle ne soit pas rentrée. Pourtant, l'orage...

« Elle n'avait qu'à rentrer plus tôt, voilà tout. »

Il ouvre la boîte, sort au hasard un cachet du jour : le jaune, l'avale d'un grand « slup » avec une gorgée de vin qui déborde de ses moustaches.

Les mouches vrombissent autour de la lampe. Combien sont-elles agglutinées sur le verre ? Elles soufflent leurs petits moteurs dans les oreilles du vieil homme, elles se posent sur son crâne et s'envolent fébriles, impatientes comme si leur programme de vie était sur le point de s'éteindre et qu'elles voulaient profiter frénétiquement de ces derniers moments de bonheur. Le Vieux tourne entre ses doigts une touffe de sourcils, puis se met à lisser sa moustache. Il cherche à tâtons le mouchoir coincé sous les coussins. Ses paupières sont relâchées et soulignent, par en dessous, son regard d'un liséré rouge et blanc qui lui donne cet air idiot. Il s'essuie le visage. Le poil dru et désordonné de sa barbe disparaît dans les plis d'un cou enrobé de graisse.

Dehors, il entend et ça lui suffit. Il imagine le reste : les gouttes soulevant la poussière du bitume. Le vent s'engouffre dans les venelles, souffle à travers les ouvertures par rafales. A l'intérieur on étouffe. Le vieux Paul, toujours étalé sur la banquette, se refait le cinéma du pêcheur chevauchant les vagues, cinglé par une pluie torrentielle qui se jette sur les hommes à l'horizontale. Plus d'une fois, il a eu peur quand la tornade soulevait le « Brisar », et dans l'obscurité des nuages, il sentait le bateau emporté vers l'aplomb des falaises. Combien de pêcheurs n'en sont jamais revenus ?

« Mais, qu'est-ce qu'elle peut bien faire à cette heure ? »

Face à la ruée du vent sur son petit corps, Suzanne entame une lutte désespérée pour garder le cap. Elle vient de s'agripper à un mât. Ses deux bras noués autour d'un lampadaire, elle sent ruisseler contre elle une eau tiède et salée. Les gouttes lui frappe le visage et le dos. Sa prise devient glissante. Elle tremble. Sa faiblesse auditive ne calme en rien les hurlements de la tempête. L'Océan

Alors on en vient à penser qu'une lutte acharnée se déclenche : le vent contre l'Océan et l'Océan contre le vent. Et les Hommes au milieu de ça, hein ? Les hommes, eux, qu'est-ce qu'ils peuvent faire ?

Le Vieux Paul se laisse tomber sur la banquette. Il sue encore. Les mouches infatigables entament leur danse autour de la table. Il les laisse s'ébattre sur le fumet. Et Suzanne n'est toujours pas là. Mais quelle importance après tout, il ne se donne pas le droit de partir à sa recherche, sachant à quel point le domaine des femmes lui reste interdit. Les femmes entre elles ; les hommes en mer, au café à la rigueur. D'ailleurs il est fermé. Et qu'est-ce qu'il peut faire, lui, contre les absences et les humeurs de Suzanne. Elle est aussi capricieuse que l'Océan. Il en a sa dose, voilà tout.

Une mouche s'est prise dans sa moustache. Il ne fait aucun geste pour la chasser. Tout juste s'il sent contre sa bouche ce bourdonnement désespéré de la bête engluée dans le piège de sueur. Il souffle du coin des lèvres et la mouche, au lieu de s'envoler, s'entête, s'accroche à ce puits de jouvence. Il reste là, le Vieux, enfoncé dans les coussins, son ventre posé sur ses cuisses, les bras de chaque côté étirés sur le dossier. C'est la tempête qui s'installe. Le grondement ininterrompu des éléments déchaînés le tient en éveil.

Et oui, lui, la mer, il ne connaît que ça.

Toute sa vie s'est passée au milieu d'un univers de guerriers de l'impossible, continuellement en proie aux frissons procurés par la lutte inégale entre les éléments déchaînés et la survie. Etre vainqueur n'avait rien à voir avec l'anéantissement de l'adversaire. Oh, non ! Bien sûr, on ne pouvait rien contre cette puissance maritime qui vous englutissait comme un vulgaire insecte. La gloire d'en sortir vivant, alors là oui, c'était une victoire.

Paul aimait cet état d'éternelle partance. Il laissait à terre les soucis du quotidien, de ceux qui existent naturellement dans toutes les familles. Des histoires de bonnes femmes... Et les bonnes femmes !

Ses enfants ne sont plus que des souvenirs, de mauvais souvenirs : des mioches ingrats, braillards, bagarreurs, indifférents, jamais contents. Ils sont tous partis et c'est très bien. Il voulait la paix, lui, le vieux, maintenant, il l'a. Sa vie de pêcheur s'est enfoncée dans les encoignures des vieilles pierres. Il en est ainsi pour tous les Marandais. L'existence même dépend du souffle des tempêtes et des larmes de crachins qui jettent pêle mêle contre les façades les petites gloires et les grandes souffrances des habitants du bourg. Tout se termine au cimetière dans le meilleur des cas. Seule la mer a ce privilège de manger la souffrance des humains et de ne rien rendre, pas même une botte. Quand elle en mange un, elle le digère, voilà tout !

A part ces fourmis à l'intérieur de son être, il irait très bien malgré son âge. Il a tant de fois été épargné par la mort. Mais depuis peu, il a aussi des douleurs dans les articulations et la colonne vertébrale et ça le rend grognon au point qu'il n'est plus que l'ombre de lui-même. Il passe par de longues périodes

Elle était donc Marandaise depuis soixante ans de mariage et avait perpétué malgré elle ses frustrations d'une enfance ratée. Marandaise au milieu de ce peuple de « corsaires » aux critiques cinglantes à l'égard de la fragile condition humaine, sa pauvre condition à elle, petite femme chétive, perpétuellement silencieuse. Maintenant elle parle. Elle parle comme pour vider son corps de toutes les humiliations refoulées à l'intérieur. Elle parle, pour parler tout simplement.

« Combien de temps déjà à Marande ? »

Elle avance comme un petit pantin manipulé depuis le ciel.

A l'horizon, le soleil plonge sous la couverture bleue verte de l'Océan. L'ombre ainsi gagnée sur le soir, au prix d'une difficile journée de canicule, s'étale dans le bourg en un ravissement de fraîcheur. Le vieux Paul a fait la soupe avec les quelques légumes qui traînaient et les restes de poissons de la dernière criée. Et puis il a dressé le couvert. Encore une fois, en soupirant, il se penche et regarde l'angle supérieur du « Z ». C'est l'heure où les insectes, en bandes organisées, se jettent à l'intérieur des maisons. Le village commence à remuer et les ruelles comme un seul cœur se mettent à battre du volet pour laisser rentrer la fraîcheur. Les mouettes s'époumonent et donnent l'impression de se jeter les unes contre les autres dans le ciel menaçant.

Paul attend Suzanne. Une habitude, un rituel même. Oh, non pas qu'ils s'aiment ces deux-là, mais leur vie, comme tant d'autres, a poursuivi un destin dont ils n'ont jamais eu la prétention d'en détenir la clé.

Les mouches virevoltent attirées par le néon et l'odeur de soupe au poisson.

Les insectes se sont donnés rendez-vous ici, chez le vieux. L'odeur y est plus alléchante ?

La tempête peut arriver d'un moment à l'autre, c'est sûr. L'orage avait posé ses conditions dès le début de l'après midi : chaleur, mouches et silence.

Le vieux Paul, quand il parle du mauvais temps, il sait ce qu'il dit. Il a passé sa vie sur cette mer tourmentée. Une mer qui vous fomentait des coups en traître que le meilleur des capitaines ne pouvait parer. Le ciel a ses humeurs après tout comme les humains. Mais lui, il connaît ça, la peur de l'incertitude quand les marins sont pris dans la tempête.

Les maisons aussi souffrent de la croûte salée des embruns qui rongent les pierres. Chaque nuit, l'océan s'acharne à briser la barrière de roches pour creuser un peu plus dans les terres. Il soulève les bras de ses hanches, les laisse retomber de dépit :

« Un jour tu verras, il sera temps de partir ! »

Le ciel a pris ses grands airs avec sa cape de cérémonie. Masse noire qui s'élance, se ramasse et s'élance encore pour recouvrir le pays tout entier. Les vents ont toute liberté d'aller et venir. Ils ont pris le dessus, se révoltent. Il n'y aura pas de lune ce soir. On entend la mer, on la devine, mais on ne la voit plus. Noire, déjà toute noire !

## QUI PEUT LUTTER CONTRE CA ?

Marande. Petit bourg d'un bord de mer traversé par trois ruelles en pentes douces comme un « Z » dans l'agglomérat de ses toitures bombées. Le soleil commence sa longue glissade derrière les falaises. Le village souffle ses haleines de soupe à l'ail et de poisson frais. La chaleur s'apaise. Par les ouvertures s'échappent des bruits de marmites. Des voix traversent en courant les espaces encore chauds entre les maisons. Des cris, des appels, des rires, des colères, des pleurs, des commérages... Le déclin. C'est le signal de la vie qui reprend après l'agonie du jour.

« Suzanne ! »

Comme chaque soir, le vieux Paul se mêle à la quiétude marandaise. Suzanne est probablement encore à médire de lui dans l'une de ces maisons. Dans un instant, très peu de temps, il la verra apparaître à l'angle supérieur du « Z », là, juste au bout de la ruelle, petite silhouette pliée sous un chapeau de paille, marmonnant d'incompréhensibles regrets d'une vie faite de petites joies et de grandes misères.

Elle parle toute seule, oui, c'est une habitude. Son interlocuteur imaginaire écoute. Il comprend. Tient, la lettre de son dernier-né par exemple ? Quel âge déjà ? Oh non, il est pas si vieux ! Elle continue la conversation qu'elle a eue cet après-midi avec Thérèse au sujet de... Quel sujet d'ailleurs ?

De temps en temps, elle s'arrête, soulève son chapeau comme s'il était trop lourd :

« Moi, je lui ai bien dit... Si vieux ? Mais quel âge nom d'un chien ? Tiens ? »

Puis elle reprend sa route.

Son corps, empaqueté dans sa robe de coton gris, se balance. Son pas est hésitant. Elle va comme elle peut sur les pavés irréguliers. Il faut monter pourtant. Plus les années passent et plus les ruelles se dressent, impitoyables, lui arrachant de la poitrine et de la gorge une pincée de souffle brûlant suffisant tout juste à allonger un autre pas.

Oui, bien sûr, elle perd un peu la tête, mais après tout, à son âge... Et voilà qu'elle s'arrête encore, enlève son chapeau et reprend sa conversation.

« Quel âge déjà ? J'aurai du prendre un parapluie. »

Elle a toujours de bonnes raisons de parler à quelqu'un. D'abord, cette vie, elle ne l'a pas vraiment choisie et le Vieux peut dire ce qu'il veut, depuis belle lurette elle a décidé de n'en faire qu'à sa tête. Le mariage ne fut, après tout, qu'un moyen de mettre un terme à vingt-cinq ans passés dans son village natal. Mettre un terme à une enfance faite de privations et de sacrifices ainsi qu'on pouvait l'enseigner à toutes les filles dès leur plus jeune âge. Et puis Suzanne avait eu la malchance de perdre sa mère (un grand malheur, oui, vraiment, quand on a 10 ans) et d'un coup elle s'est trouvée aux prises d'un père buveur et deux frères totalement satisfaits de leur condition de mâles.